



**GALERIE
MUNICIPALE
JEAN-COLLET**

PARCOURS DE L'EXPOSITION

MARIO D'SOUZA - IF YOU WANT TO HEAR YOU HAVE TO LISTEN

Du 03.09 au 08.10.2017

If you want to hear you have to listen Mario D'Souza

Rencontre avec l'artiste - goûter franco-indien
dimanche 24.09 à 16 h

Déjeuner sur l'art
jeudi 28.09 à partir de 12 h 15



© Isabelle Bideau

Mario D'Souza est un artiste qui vit et crée entre et avec deux cultures : indienne par ses origines (né à Bangalore en 1973), et française par son choix de vie (depuis 2001). Les liens d'origine, loin d'être coupés, sont au contraire régulièrement réactivés afin de nourrir sa singularité. Ses œuvres sont le fruit d'un métissage assumé créant un aller-retour permanent d'une culture à une autre. Par ailleurs, ses « assemblages » et ses « permutations » d'objets d'origines diverses ne sont pas sans rappeler sa propre histoire. Son œuvre se déploie sous la forme de sculptures, dessins et assemblages de divers matériaux avec un sens particulièrement aigu de la couleur.

Résident en 2016-2017 du Mobilier national et de la manufacture des Gobelins à Paris, l'artiste nourrit son travail plastique de l'apprentissage des techniques des métiers d'art, à la croisée du beau et de l'utile. Cette hétérogénéité des matériaux (mousse, tuyaux, métal etc.) et des techniques utilisés permet la création d'objets étonnants et singuliers, métaphores de la « mécanique du vivant ».

À travers la réactualisation d'objets usagés, Mario D'Souza invente une poésie qui lui est propre, offrant au spectateur des objets hybrides que l'on pourrait qualifier d'intemporels. Pour l'exposition *If you want to hear, you have to listen* Mario D'Souza imagine une installation intime. Il y prolonge sa réflexion en décroissant symboliquement la surface de la galerie, brouillant par là même les frontières entre les espaces public et privé de création pour partager son univers à la fois « baroque » et conceptuel.

Il se libère des carcans de l'espace, et fait déborder ses œuvres de vie, au sens propre comme au figuré, afin d'offrir aux spectateurs des pièces « ouvertes » sur le monde et l'espace qui les entourent.

4 I L'interview de l'artiste, Mario D'Souza



Alice Didier Champagne

If you want to hear you have to listen (si tu veux entendre, il faut écouter) quelle histoire nous racontes-tu à travers ce titre?

Mario D'Souza

Entendre ce n'est pas faire entrer mais faire sortir, c'est se connecter à une parole, au monde qui nous entoure. L'écoute est comme une plante, si elle ne sort pas d'elle-même, nous ne pouvons pas la voir. Dans mes dessins, je la symbolise par des tiges de lierre qui sortent de l'oreille. Ce sont des connections. Entendre, c'est écouter l'autre. L'écoute n'écrase pas, au contraire elle te donne de la force.

ADC

Ces dernières années ta pratique a beaucoup évolué. Tu es passé d'œuvres sculpturales isolées à des installations spatiales mêlant différents éléments.

Comment est né ce glissement ?

MD'S

En arrivant aux Beaux-Arts de Paris, j'étais tellement nourri par l'art conceptuel que je me suis obstiné à chercher une pureté de la forme. Pendant de nombreuses années, je m'intéressais

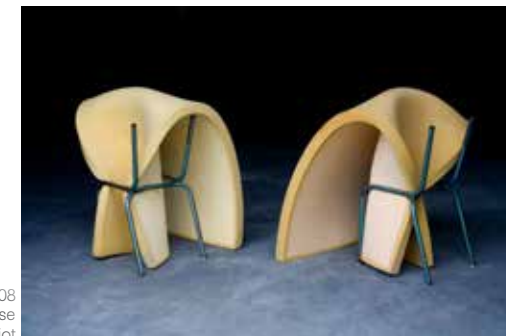
5

plus à l'objet en soi. J'aimais démanteler du mobilier pour qu'il devienne sculpture. Par exemple, j'enlevais l'assise d'une chaise pour la remplacer par une mousse de matelas plié. La chaise perdait alors sa fonctionnalité.

Ce processus je l'ai exploré durant 16 ans et je continue encore aujourd'hui, mais différemment. Ces dernières années, suite à différents déménagements, j'ai eu envie de me rapprocher du concept d'accueil et donc d'espace. J'ai compris que je ne souhaitais plus travailler mes œuvres séparément mais que je voulais mélanger dessins, tissus, aplats de couleurs, mobilier pour former un ensemble. J'aménage l'espace et, de ces gestes, naît un univers éclectique.

Pour cette exposition, j'ai décidé de réunir ces deux temps. Perturber le confort tout en aménageant la galerie pour accueillir les visiteurs. J'invite à l'hospitalité en installant un grand tapis et des coussins et, en même temps, je gêne l'assise en posant des œuvres sur des chaises. En enlevant les tiroirs d'une commode et en les installant aux murs, je les rends a fonctionnels. L'objet devient simple structure. J'aime l'absurdité que le déplacement des choses amène.

Tout ce que je trouve devient matière à composition et mon travail est une composition de plusieurs matières. Aujourd'hui, les éléments que je crée ne sont plus isolés, leur assemblage est un décor, une installation.



Fountains of life, 2008
Métal, mousse
© Jean Frémiot

ADC

La visite de ton exposition est comme une rencontre ; tu nous accueilles dans ton univers. Que représente cette invitation pour toi ?

MD'S

Quand tu es étranger et que tu arrives dans un lieu, ce qui est important, c'est d'être accueilli. Si on ne te propose pas de t'asseoir, tu n'oseras pas le faire. Être accueilli est un sentiment dont nous avons tous besoin. Créer un espace pour cela amène un confort, un partage de pensées, un geste politique et des rencontres.

Ces temps d'échanges sont très importants à mes yeux. Lorsque je lance une invitation pour un de mes vernissages, je la considère comme une invitation à partager un diner. Recevoir, c'est le centre de mes questionnements, le cœur de ma création.

Mes expositions sont conçues comme des espaces intimes où l'on vit. Toute ma vie j'ai été à la recherche d'une maison. J'ai quitté ma demeure en Inde, pour venir vivre dans un domaine

viticole à Menetou-Salon (département du Cher). Puis je suis venu à Paris pour m'installer dans un endroit plus petit. C'est ce passage d'un confort aisé à un confort plus modeste qui m'a permis de m'interroger sur l'espace. Je ne veux pas faire une œuvre mais penser toute ma vie comme une œuvre. Une chaise devient sculpture, une sculpture devient chaise.

J'ai toujours eu envie d'un endroit qui pourrait accueillir toutes mes œuvres, une maison qui adopte mon travail et mon être. Ne l'ayant pas encore trouvé, je transforme les espaces qui m'invitent afin qu'ils puissent à leur tour accueillir le public.

Au château d'Oiron pour l'exposition *Flow* (jusqu'au 8 octobre 2017), dans la cour principale, j'ai installé une grande commode avec 200 ceps de vignes. C'est ça l'accueil pour moi. Un cep de vigne est comme une personne. Dans la bible, l'homme est comparé à cet élément ; le vin est sang, jouissance et vie. J'ai intégré cette référence biblique dans mon travail : la mousse de matelas est chair et la structure de la chaise renvoie au flux, aux artères qui portent le sang. C'est pour cela que la chaise est si importante dans mes sculptures, elle peut symboliser la vie et elle permet l'hospitalité.



Vue de l'exposition *Flow*, 2017
Château d'Oiron,
Centre des monuments nationaux
© Samuel Quenault

ADC

Tu entretiens un lien très fort avec l'habitat ; peux-tu nous en parler ?

MD'S

Le concept de mon travail est de réaliser des mouvements simples, comme poser des choses. Je m'inspire des gestes de réaménagement d'un espace privé, déplacer des meubles, installer des rideaux, accrocher un lustre.... J'investis les lieux où j'expose, comme un architecte d'intérieur.

Chaque lieu habité reflète le caractère de celui qui l'occupe. C'est un prolongement de la personne et de sa façon de penser. L'espace que j'occupe reflète mon histoire. Étant une personne ayant laissé un pays pour en adopter un autre, il y a aussi bien une mémoire d'enfance qui s'intègre dans chaque nouvel espace que j'aménage que mes préoccupations d'adulte. Chaque lieu devient un archivage de ma vie personnelle.



ADC

Comment as-tu conçu cette scénographie « habitable » au sein de la galerie ?

MD'S

La galerie est ici une maison pour le visiteur, un espace accueillant mais étranger. Dans la première salle, les tapis et les coussins invitent à s'asseoir à l'indienne. Dans la seconde salle, la table ronde et les chaises reçoivent à l'occidentale. Et dans la troisième, les murs sont tombés, les meubles sont là mais ils n'ont plus de fonction. Nous sommes dans un espace plus absurde mêlant différents univers. L'installation devient un jeu entre couleurs, motifs et structures mobilières. Dans cette dernière salle, le confort n'est plus physique mais visuel.



Vue de l'exposition *Flow*, 2017
Château d'Oiron, Centre des monuments nationaux
© Samuel Quenault

ADC

Dans ta pratique il y a un lien très fort entre intérieur et extérieur, d'où vient cette dualité ?

MD'S

Étant originaire d'un pays et habitant dans un autre, les paysages intérieurs se mêlent. Je travaille beaucoup sur ce qui se passe entre le dedans/dehors. L'œuvre est composée de différents paysages intérieurs pour former un paysage extérieur. C'est une juxtaposition et un dialogue incessant. L'intérieur appelle la réserve et l'intime et l'extérieur lui, est vie sociale. Ainsi je joue avec cet aller-retour.

ADC

Cette passerelle n'est pas uniquement matérielle, n'est-elle pas aussi mentale ?

MD'S

Dans ma pratique, je recrée les couleurs d'un pays vécu, l'Inde, et je les intègre aux espaces du pays dans lequel je vis, la France. J'ai choisi d'être français, j'adore l'Inde mais ce sont mes origines aujourd'hui. Je suis français à l'intérieur et mon apparence parle d'un autre pays, c'est un dialogue permanent entre les deux. Ma joie, mon éducation, ma morale, mon regard viennent de loin mais quand je suis en Inde je me sens toujours en dehors car mon cœur est en France. Je mélange les deux et m'adapte avec cette double culture. C'est comme un sablier.

ADC

Comment choisis-tu le mobilier avec lequel tu travailles ? Est-ce également une rencontre ?

MD'S

Je travaille essentiellement avec des objets abandonnés et réalisés à la main. J'aime cet aspect manuel et artisanal mais j'apprécie également l'histoire qu'ils contiennent, l'imagination qu'ils amènent. Quand je suis allé chez Emmaüs chiner des meubles, qui depuis sont devenus œuvres, mes mains étaient recouvertes de poussière. Pour moi, c'est du vécu qui s'est déposé sur ma peau.

J'ai senti l'énergie des gens à qui appartenaient ces meubles. Ils ont fait partie du quotidien de quelqu'un et je les adopte pour

qu'ils deviennent des sculptures. Ce sont eux qui me choisissent. Une fois l'exposition terminée, je les rendrai à Emmaüs.

ADC

Connaissant ton goût prononcé pour l'artisanat et au vu de ta résidence au Mobilier national, as-tu déjà pensé à confectionner ton propre mobilier ?

MD'S

Non, car pour moi, il est plus intéressant de récupérer un meuble chez Emmaüs que de le sculpter dans mon atelier. Bien sûr, c'est du ready-made. Il a été utilisé par des gens et détourné par moi. C'est un processus écologique mais aussi un geste poétique personnel que j'inclus dans mon œuvre et dans ma vie.

ADC

En reprenant certains codes de la décoration d'intérieur, tu viens perturber cette distinction entre art et décoration, artiste et artisan. Qu'est-ce qui t'intéresse en jouant sur cette frontière ?



MD'S

Je ne crains pas dire que mon travail est très proche de la décoration. Sentir que l'autre se sent bien chez toi est très important. Cet espace est de l'art pour moi. Quand tu entres dans mon œuvre, tu entres dans mon « corps de vie », mes secrets, mes désirs, ma pensée des couleurs, mon idéologie. Tout est contenu dans un espace donné. Ainsi quand tu entres dans mon œuvre, c'est comme si tu entrais chez moi ; chacun va s'approprier l'espace différemment avec son histoire.

J'investis tous les espaces que l'on me propose, appartement, château, galerie... J'apprivoise petit à petit les lieux, la création m'aide à ne plus avoir peur de leurs superficies. Je recrée mon espace dans des espaces existants, vides ou aménagés. Je peux superposer mon intérieur sur un autre intérieur. J'aime donner une dimension chaleureuse à un lieu, qu'il devienne hospitalier.

ADC

Cette atmosphère chaleureuse est amenée en partie par les rideaux. Ils nous entourent tel un cocon ; on ressent que tu entretiens un lien fort avec le tissu. Quelle est son histoire ?

MD'S

Toutes les matières que j'utilise ont une signification.

Les textiles et les couleurs foisonnent en Inde. Dans ma jeunesse, j'ai dessiné des motifs pour l'industrie textile pendant 4 ans et j'y prenais beaucoup de plaisir. C'est ce qui m'a permis de faire mes études.

Une image m'est restée de ma petite enfance. Quand ma mère cuisinait, le drapé de son sari traînait sur le sol. Je commençais tout juste à marcher et pour m'équilibrer je tenais ce morceau de tissu. Ce fut ma première sensation tactile avec ce matériau.



Le pli/le repli peuvent être cette réserve que tu as face à des personnes que tu ne connais pas. Au prime abord, tu gardes une histoire personnelle pour toi, tu fais un pli. Quand tu les connais mieux tu peux déplier et livrer ton histoire. Pour ceux qui décident de vivre ailleurs c'est pareil. Si tu es un pan de tissu ouvert, tu ne passes pas la porte. Comment vas-tu intégrer un système ? En étant plié puis en te dépliant progressivement pour construire ton espace. Toute ma vie, j'ai été dans ce mouvement, entre le pli et le dépli.

Ce qui m'intéresse, c'est sa fonctionnalité. Il habille et cache. À la période victorienne, les pieds de meubles des personnes pudibondes étaient recouverts par du tissu car elles pensaient que c'était une évocation sexuelle. Montrer un pied de meuble était comme montrer la jambe d'une femme.

Cette matière amène des plis, du mouvement et de la couleur. Dans la culture du tissu en Inde, le pliage est très important, comme le porté du sari, ça peut être très cérémonial. Ma grand-mère avait une toute petite boîte en bois qui contenait un sari de six mètres de long. Il était tissé si finement qu'une fois plié, il tenait dedans. C'est aussi ça la magie du textile.



ADC

Derrière une première impression séductrice faite de couleurs et de formes, ton installation insuffle des questions actuelles et intimes. Peux-tu nous préciser lesquelles ?

MD'S

Toutes mes pièces contiennent des symboles, des histoires cachées. Quand tu es face à une de mes installations, au premier regard tu peux ne voir que le côté décoratif mais ensuite tu es frappé par plusieurs réalités : le déplacement, l'étranger ou encore le rapport à l'accueil qui est si compliqué actuellement.

La coulure, très présente dans mes dessins, peut être un exemple. C'est un signe que j'ai vu à 16 ans à la suite du suicide de mon père. Lorsqu'il était en train d'avaler du poison, ma sœur l'a vu et a frappé la bouteille qui contenait le liquide. Ce dernier est venu se déposer sur un des rideaux et a laissé une coulure. Cette tache représente pour moi ce choc, c'est pourquoi il y en a autant dans mon travail.

Cette forme est aujourd'hui devenue un motif récurrent, elle ne me choque plus mais raconte mon histoire, qui je suis. Chaque geste est une narration. Pour moi, l'art contemporain est une narration. J'ai besoin de faire des liens, de créer des parallèles entre mon histoire et ce qui m'entoure.

La coulure est une présence humaine, elle peut rappeler les sécrétions des larmes ou de la sève. Bien qu'elle paraisse décorative au premier plan, elle est à la source de mon inspiration. Pour moi l'œuvre est là, dans cette verticalité qui coule.

ADC

Ce motif fait partie des nombreux dessins, que raconte ce foisonnement ?

MD'S

C'est une série de 110 dessins qui joue entre classicisme et minimalisme. À propos de mon travail, le critique d'art Damien Sausset le définissait comme du Baroque minimal. Je ne cherche pas l'épuration dans mon travail, ça m'ennuie. J'aime l'encombrement et l'entassement car le monde est fait d'empilements et de densité. Tu fais avec ce qui est existant, tu t'adaptes, tu ne choisis pas l'emplacement des gens dans le métro, tu t'adaptes.

**ADC**

La couleur est omniprésente dans ton travail, elle apparaît aussi bien dans des matériaux nobles que dans d'autres plus modestes comme les pailles alimentaires. Ces dernières viennent, par leurs couleurs acidulées et leur aspect, se confronter au raffinement et à l'ancienneté de la coiffeuse et du tapis. Comment en es-tu venu à ce jeu de contraste ?

MD'S

J'ai travaillé au bar du Point éphémère, à Paris, pendant un an. Tous les soirs je voyais cette grande quantité de pailles jetées. Un après-midi j'ai commencé à abouter les pailles les unes aux autres et à faire des tissages. J'ai compris que ce simple élément entremêlé aux autres peut donner une forme volumineuse, légère et séduisante. Ce tissage est un mélange, qui part d'un geste du quotidien, pour devenir un ensemble sculptural, parfois monumental. J'aime ce matériau léger, il peut rentrer partout, s'adapter à tous les espaces.

ADC

Tu as fait tomber les murs dans la grande salle. Cette absence de frontière accentue-t-elle ton invitation ?

MD'S

Tu peux construire ta maison partout, faire tomber les cloisons pour recréer ton espace. Depuis mon enfance, je veux recréer des espaces. Petit, je jouais beaucoup avec les saris de ma mère et construisais des cabanes dans les entassements de tissus. Quand tu accueilles quelqu'un chez toi, tu ouvres ta porte et fais tomber les murs.

14

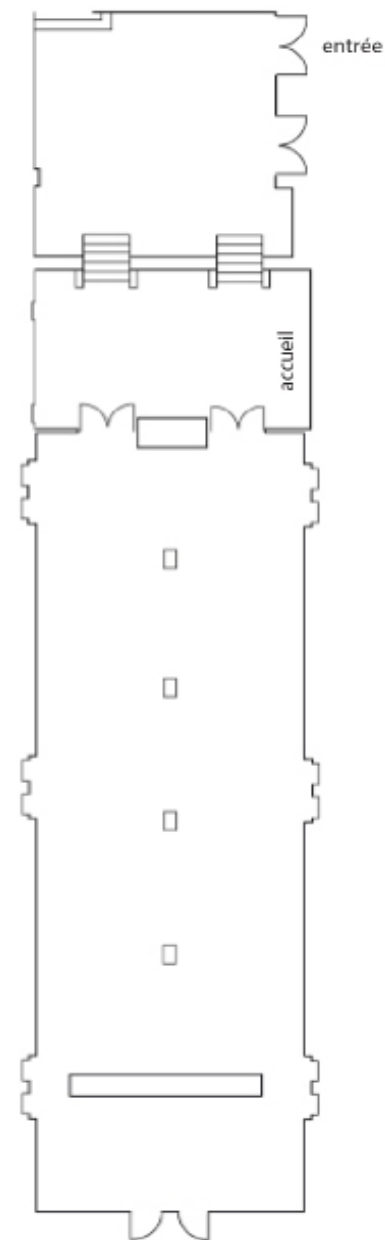
LIVRET JEUX

Saurais-tu retrouver dans l'exposition de Mario les détails des oeuvres ?



15

Une fois que tu les as trouvés, situe les dans l'espace en les marquant d'une croix sur le plan



59, avenue Guy-Môquet - 94400 Vitry-sur-Seine
01 43 91 15 33
galerie.vitry94.fr
galerie.municipale@mairie-vitry94.fr

**Entrée libre, du mardi au dimanche de 13h30 à 18h
et le mercredi de 10h à 12h et de 13h30 à 18h**

Suivez toute l'actualité de la Galerie municipale sur Facebook
Inscrivez-vous à sa lettre d'information

Catherine Violet

conseillère culturelle aux arts plastiques,
commissariat des expositions

Alice Didier Champagne

médiation

Romain Métivier

régie des expositions et des collections

Céline Vacher

communication, administration, éditions

Services de la ville de Vitry-sur-Seine

impression

Accès Transports en commun

RER C Gare de Vitry-sur-Seine, puis bus 180 (arrêt Eglise de Vitry)

Métro 7 Villejuif-L. Aragon, puis bus 180 (arrêt Eglise de Vitry)

Métro 7 Mairie d'Ivry, puis bus 132 (arrêt Eglise de Vitry)

Métro 7 Porte de Choisy, puis bus 183 (arrêt MAC/VAL)

Métro 8 Liberté, puis bus 180 (arrêt Eglise de Vitry)

TRAM Réseau art
contemporain
Paris / Ile-de-France



 **vitry**-sur-seine